

## **Histoire d'un homme sincère qui devint passeur de monde.**

### **La légende de Ya Ding.**

C'était un homme qui avait un rêve. Le rêve d'une grande maison, un château peut-être, dans laquelle il y aurait des enfants, beaucoup d'enfants. Ils viendraient de toutes les nations, de toutes les contrées. Cette maison serait celle de leur accomplissement, où ils montreraient leurs talents, où ils apprendraient à devenir grands et citoyens du monde.

Il était né dans une petite ville, loin, très loin d'ici, dans un pays nommé la Chine, sur un autre continent. Sa vie ne fut pas simple. Un jour, les autorités décidèrent que les gens des villes ne servaient à rien, n'étaient pas productifs, ne valaient pas le pain dont ils se nourrissaient. Alors les citadins, dont ses parents, furent envoyés à la campagne, et lui, petit garçon, les suivit.

Dans les champs, sa vie était assez misérable et il réfléchit beaucoup. Il se dit que c'était dur de devoir quitter sa maison, comme ça, du jour au lendemain. Alors, il se promit que, plus tard, il protégerait les enfants. Il s'assurerait qu'ils aient un lieu pour eux où ils seraient en sécurité, où il n'y aurait pas de violence.

L'homme se rendit ensuite pour quelques années à l'école secondaire. Pas longtemps. Car il fut à nouveau expédié dans un village à la campagne. Pendant trois ans. Il fallait le purger de ses habitudes bourgeoises familiales. Heureusement, la voix de la terre lui parla. Il comprit qu'elle était l'âme de son peuple. Il comprit combien la voix de ses pères comptait pour survivre, combien les rites façonnaient l'existence, combien il était essentiel d'assurer le quotidien. Alors, il se dit que, dans la maison qu'il construirait plus tard, il n'y aurait ni misère, ni famine, et tous les enfants auraient à manger.

Un jour, il fut appelé par le secrétaire du parti politique de son village. Il eut très peur. On lui annonça qu'il avait été bien rééduqué. Pour le récompenser, il était envoyé à l'université pour apprendre une langue étrangère, celle d'un pays qu'il ne connaissait pas, dont il n'avait jamais entendu parler.

Il l'ignorait à l'époque. Mais il aurait pu tout aussi bien être envoyé pour s'initier au pilotage d'un avion ou d'une fusée. C'est comme ça. On ne choisit pas toujours son destin. Ce qu'il ne savait pas non plus, c'est que cette langue, elle aussi, lui permettrait de voler.

A vingt ans, il commença à étudier le français. Il se passionna pour la littérature. Il fonda des revues, organisa des discussions. Il commença à traduire Baudelaire, Camus, Sartre... Très vite, il fut le meilleur. Il faut dire qu'il avait le temps. Dans son pays, à 18h00, tout était fermé. Alors, il travaillait, beaucoup, tout le temps.

Avec cette langue, il explorait les mots, leur sens, leur profondeur. Il comprit qu'au fond de son âme il était un chercheur. Il se dit que, plus tard, dans sa grande maison, il permettrait aux enfants d'être des explorateurs, d'expérimenter et de découvrir le monde.

Il excella tant dans la traduction qu'il fut lauréat du concours international de traducteurs, reçut un prix, une bourse. Il put ainsi découvrir la France, pays dont il rêvait. Mais, une fois sur place, il fallait bien gagner sa vie. Seuls les inconscients et les nantis croient que les poètes vivent du vent et du temps qui passe. Alors il décida d'écrire son histoire. Dans son pays d'origine, il n'en aurait ni la liberté politique ni la liberté littéraire. Et puis, cela lui permettait d'approfondir la langue.

Le succès fut là. Finaliste du Prix Goncourt et lauréat du Prix Cazes, il se fit un nom. Il était invité partout. Pourtant, le soir, la nuit, quand il était seul, il se sentait triste. Sa liberté était totale, mais il se demandait ce qu'il faisait là, s'il ne s'était pas trompé, s'il n'avait pas commis une erreur en quittant son pays. La solitude, l'ennui étaient comme une croûte qui pesait sur lui. Heureusement, il avait des amis ; il aimait les longues discussions avec eux. Il aimait aussi la lumière du jour, le ciel bleu. Mais ce qu'il préférait par-dessus tout c'était, en automne, de marcher sur les feuilles craquantes et d'entendre leur crissement sous ses pieds. Il écoutait aussi de la musique, du piano, chaque note étant comme un petit marteau qui venait trouer la croûte.

Alors il se dit que, dans sa grande maison, plus tard, il y aurait un parc, immense, où les enfants pourraient courir et jouer dans la nature. Et il y aurait un piano.

Quand, dans son pays d'origine, la révolte fut là, il en fut heureux. Si à vingt ans on n'est pas révolutionnaire, à quel âge l'est-on ? Il eut quelques regrets. Lui aussi, peu de temps auparavant, avait essayé. Lui aussi avait été Tigre. Il avait même créé une revue estudiantine. Il avait désiré la justice, la vérité. Il avait cru en l'amour. Il avait également trouvé la souffrance.

Courageux, il ne craignit pas de raconter son histoire car, par le souffle de la terre, il possédait sa propre réponse. Et puis il croyait en la force de la mémoire, sachant la fugacité de l'instant. Il resterait toujours un tigre.

Mais, pour ceux de sa génération, l'histoire était trop lourde, la boue du passé avait fabriqué une gangue qui les enserrait, le corset des idéologies avait limité leurs esprits. Il était logique que ces jeunes révolutionnaires, à qui leurs parents avaient enseigné la justice, ne comprennent pas les injustices de leur société.

Son tour à lui était passé. Certes, il avait le sentiment d'être privilégié, de participer à un moment de la grande Histoire, mais la douleur était là, même s'il savait qu'elle était de celle des enfantements, celle de la naissance d'une nouvelle civilisation.

Et comme en lui résonnaient toujours les envies de vérité, de sincérité, de justice et de liberté il se dit, que dans la grande maison qu'il construirait un jour, les enfants apprendraient eux aussi, ces valeurs.

Il n'oubliait pas ses racines. En les quittant, une part de lui-même avait été arrachée, une part de lui-même se vidait, se flétrissait. Aussi, chaque jour, se nourrissait-il de mots et lisait-il la presse chinoise. Chaque jour, il retrouvait le parfum, les saveurs, les odeurs de son pays natal à travers les nourritures que ses amis qualifiaient « d'ailleurs » et qui, pour lui, étaient les siennes.

Par son esprit, sa peau, ses mains, par tout son corps, il absorbait tout : les informations, les lieux, les idées... Il détenait un pouvoir secret lui permettant de communier avec les âmes, de ne plus faire qu'un avec elles. Un tel secret ne se dévoile pas mais il était un homme généreux. Alors il choisit de le partager à travers l'histoire d'une jeune fille. Et, l'extirpant du cercle des initiés, il chuchota qu'au cœur du mystère était l'amour.

Puis il pensa à sa grande maison. Et il se dit qu'au milieu du parc, il faudrait un lieu enchanté, prodigieux et à nul autre pareil, un lieu en eucharistie avec l'indicible. Il l'imagina comme un cœur amoureux battant la mesure. Un organe véritable, un cœur rouge. Ainsi, il sut que, dans le calme de la grande maison, dans l'harmonie du parc et des chants d'oiseaux, le cœur des enfants serait en paix et qu'ils y puiseraient leur énergie.

À cheval entre deux mondes, il choisit d'en devenir le passeur et d'œuvrer pour le rapprochement des peuples. La littérature ne suffisant pas, il devint homme d'affaire.

Agriculture écologique, culture, art, éducation, politique, commerce, communication... de l'exilé qu'il était, il se mua en bâtisseur. D'aucuns dirent qu'il avait trahi, que le poète avait troqué la muse contre le vin et la bonne chère. Mais lui savait qu'il était toujours resté un, qu'il était toujours resté plusieurs. Et du vin, pour le bonheur de tous, il sut en extraire le goût, les parfums, la couleur et la texture.

Par la grâce des mots, il devint le conseiller des grands, édifiant des ponts entre les continents. Il n'avait jamais oublié que les mots ont un sens, littéral et figuré, qu'ils parlent et que la symbolique l'emporte parfois. De plus, un nom désigne du doigt, pour le meilleur comme pour le pire. Ne dit-on pas, d'ailleurs, que se donner un nom chinois c'est traduire son âme ?

Il savait aussi, au fond de son cœur, combien il faut être fort pour ne pas se plier face au groupe et continuer à aimer celui qui est, fusse son propre père, montré du doigt.

Alors, pour sa grande maison à venir, il décida qu'elle serait ouverte aux enfants de Chine, comme à tous les enfants du monde. Elle transcenderait les frontières. Les jeunes en seraient les citoyens et tous connaîtraient et seraient fiers de leur identité.

Miracle ou circonstance, il trouva une demeure mystérieuse, un château oublié. Il en fit sa résidence et, dans le parc, imagina un labyrinthe. Ce château, il en était certain, inspira le jeune Proust. Son cœur était grand, alors il y mit sa fortune et ouvrit les lieux à tous.

D'une chapelle abandonnée, il fit un cœur. Lors d'un songe, il y avait vu une jeune fille du temps passé qui peignait et jouait de la cithare, dont le jeune Proust tomba éperdument amoureux... L'homme choisit la couleur rouge qui était aussi celle exacte de son cœur. Le cœur n'est-il pas la vie, l'amour, ce qu'il y a de plus éternel chez l'homme ?

Comme le fantôme du parc dont il est l'hôte, homme libre et sans compromis, il bouleversa les codes, les lois et les us. Il rappela à tous que la création est justement la négation de l'existant, le bouleversement de l'ordre établi.

Il créa les Jeux artistiques, un concours ouvert aux enfants du monde. Comme thème il choisit des œuvres volontairement inachevées d'artistes et demanda aux enfants de les compléter. N'est-ce pas de l'innocence, loin des techniques des hommes, que naît la création ? Une passerelle encore, cocréation entre la patine d'artistes reconnus et la sincérité, l'authenticité et la fraîcheur des jeunes pousses.

Et comme il se savait paysan, que la terre, il y a longtemps, lui avait parlé, il offrit le prix de la vente pour construire une maison de retraite pour vaches, près du Mont Saint Michel.

Et comme il aurait pu être astronaute, il plaça des dessins d'enfants dans la lampe magique d'Aladdin et la nicha dans la capsule spatiale. Renommée B612, la fusée satellite se mua en étoile pour qu'enfin le Petit Prince rejoigne sa planète et y accueille ses amis.

Quel sera ton leg, sage Ya Ding ? Peut-être qu'après tes mots, ayant traversé océans et continents, les toiles de tes enfants, portées par tous les vents, comme des milliers de cerfs-volants, deviendront les messagers de leurs audaces et de leurs rêves.

Sache que moi, je le sais ; par la collision des esprits, des arts, des cultures et des mondes, tu perpétueras l'imagination, la recherche de vérité, de sincérité et la liberté qui, toujours, t'ont accompagné et, toujours, t'accompagneront.

*Note de l'auteur. Amie lectrice, ami lecteur. Est-ce un conte, une biographie, une nouvelle ? Cette aventure est-elle invention ou réalité ? Sache-le : cette histoire est vraie ; cette histoire est fiction. Tout est réel et tout est faux. La contradiction n'est qu'apparence. Qui connaît la frontière entre la vie d'un homme, ses rêves et ses récits ? N'est-ce pas le privilège d'un auteur de réécrire à sa façon l'itinéraire d'un semblable venu d'ailleurs, sincère, chercheur de vérité et qui, un jour a posé ses valises ? Je te laisse juge : sois libre de découvrir par toi-même la vérité derrière la légende et la zeste du passeur.*

---

Auteur secret, Jean K Saintfort est un explorateur de mondes. Écrivain pluriel, il rédige aussi bien des romans d'anticipation que de bien-être, des nouvelles que des poésies. Face à la dureté du monde, il oppose, depuis toujours, la bienveillance, même si elle bouscule les codes et les habitudes, même si elle fait réagir les hommes mauvais. Inspiré par la vie de Ya Ding, il a, à sa manière, choisi de rendre hommage à un personnage qui, toute sa vie, a privilégié la liberté et la sincérité.

Copyright©2024JeanKSaintfort. Tous droits réservés.